

**Stéphanie ROZA**  
**LA GAUCHE CONTRE LES LUMIÈRES ?**  
**Librairie Arthème Fayard, Paris, 2020**

La Gauche est en miettes. Il n'est pas certain que la Droite se porte tellement mieux, et même le business vient de se prendre une pandémie dans les dents qui risque de lui laisser quelques cicatrices. Cela ne garantit pas que le monde d'après sera mieux que le monde d'avant, puisque le court terme continue de faire ses ravages dans toutes les couches de la population, court-terme de la survie pour ceux d'en bas, court-terme du retour sur investissements de ceux d'en très haut...

Stéphanie Roza souhaite défendre la gauche et ses principes fondamentaux, laïcité, égalité, universalité, primauté de la raison, droits de l'Homme<sup>1</sup>, Gauche attaquée de tous côtés dans ses principes mêmes, c'est-à-dire ses valeurs. Louable entreprise. Et, comme dans bien des ouvrages qui œuvrent dans la même direction, les arguments ne manquent pas. Ni la dénonciation de la pensée d'intellectuels, considérées comme de gauche, qui ont participé fortement à cette destruction : Michel Foucauld en particulier, dont les ambiguïtés sont précisément décrites ici. Quand on assimile savoir et pouvoir, et que tout pouvoir est nécessairement l'exercice d'une domination inacceptable, on ne peut que s'en prendre à toute autorité, au moins le temps de soutenir les révoltés, les dominés, et se réjouir de les voir prendre le pouvoir, comme Khomeiny en Iran, ou... les cochons dans *La ferme des animaux*<sup>2</sup>. On connaît la suite... Derrida et sa déconstruction n'ont pas non plus aidé la gauche à se reconstruire. Comment une idée aussi simple et évidente que tout concept, toute structure, toute culture, se construisent dans une histoire, ont donc toujours une part d'arbitraire, a pu enflammer les campus américains puis les intellectuels du monde entier, et faire de la *french theory*, faussement unifiée, un tel bouillon de culture qui se croit révolutionnaire ?

Ces penseurs, et bien d'autres dans leur sillage, rejetant le bébé avec l'eau du bain, ont rejeté l'humanisme universaliste qui avait divinisé la Raison, en rejetant la raison elle-même, devenue l'emblème d'un pouvoir blanc, occidental, patriarcal, mâle, dominant et malfaisant. Faut-il pour autant prôner l'irrationnel, en le défendant avec des arguments prétendument rationnels ? La pensée « moderne », celle qui unissait rationalité-sciences-objectivité-universalité-progrès a failli en ce qui concerne la promesse de bonheur de l'humanité qu'elle présentait comme conséquence inévitable, sens de l'Histoire oblige. Faut-il pour autant tout rejeter de cet ensemble ? Faut-il tomber d'un excès dans l'excès inverse ? D'autant que le rejet de toute domination et la victimisation comme identité conduisent de fait à la réalisation du projet contre lequel ils luttent, c'est-à-dire une domination encore plus puissante d'un système économique libéral. La valorisation du statut de victime, qui ouvre à des droits de plus en plus attachés à tel ou tel groupe et non plus à tous, reproduit à sa façon le modèle concurrentiel d'un marché libre, foire d'empoigne des plus forts, prime à la violence, qu'elle soit symbolique, économique ou physique.

Les penseurs de la Gauche ont une allergie pour toute pensée de Droite, et réciproquement. Et chacun a ses raisons, tout à fait valables. Que n'importe quel humain sensible à la complexité du réel peut comprendre et partager. C'est-à-dire qu'il ne peut qu'être divisé, mis en tension par ces raisons contradictoires, ces arguments opposés qui ne deviennent injustes qu'en ne se respectant pas mutuellement. Ainsi, depuis 1945, n'est-il plus possible d'évoquer la famille, le travail, ou la patrie sans être

---

<sup>1</sup> Je continue à utiliser l'expression droits de l'Homme, malgré la mode qui imposerait de parler des « droits humains ». Transformer un substantif en adjectif n'est pas anodin. Devrait-on, plutôt que dire « pâté de tête », dire « pâté têtue » ou « pâté entêté » ? ou, plutôt que « femme de cœur », « femme cordiale » ?

<sup>2</sup> Dans le célèbre roman de George Orwell. *la ferme des animaux*, les cochons prennent le pouvoir contre les fermiers, au nom des animaux, et occupent finalement exactement la place des exploités...

parcouru par un frisson d'horreur et un sentiment où se mêle dégoût et culpabilité mal lavée. Pourtant, chacun tient à sa famille, défend son travail, et est attaché à la culture de son pays qu'il ne souhaite pas voir disparaître. De même, depuis la révolution française le « bourgeois » est-il nécessairement méprisable et méprisé, même si beaucoup, modestement, en cachette, rêvent d'une vie (petite)bourgeoise, sécurisée et confortable pour eux et les leurs. La question est-elle de faire disparaître ces mots, qui représentent aussi des valeurs, alors que, de tout temps, ils ont désigné des choses si diverses, des formes si variées ? Ne s'agirait-il pas plutôt de les réintégrer dans une compréhension nouvelle, riche de leur histoire ?

La gauche ne semble avoir rien appris de ses échecs. La droite pas plus. Mais l'une comme l'autre continue à défendre et justifier leurs principes en voulant toujours faire croire que leurs échecs sont dûs au fait de n'en avoir pas fait assez : « pas assez de marché, voilà pourquoi ça ne va pas » dit le néolibéral, « pas assez de nationalisation de tout » dit le partisan d'une gauche anticapitaliste, voilà pourquoi ça ne va pas. La faute aux autres. On garde son âme pure et sans tache.

Pour tenir un cap, malgré les vents contraires et les courants inattendus, la meilleure manière de naviguer n'est certainement pas « barre à gauche toute ! », ou « barre à droite toute ! », mais une main sensible et ferme se doit d'effectuer les corrections les plus discrètes qui ramènent dans le cap. Faut-il que celui-ci soit clairement défini, et qu'on ne confonde pas sans cesse les buts et les moyens. Un juge de paix objectif existe : est-ce qu'on se rapproche ou est-ce qu'on s'éloigne de la promesse faite ? Et les détours ne sont pas nécessairement les chemins les plus courts, ni les plus nécessaires.

Stéphanie Roza montre bien comment les attaques contre la philosophie des lumières (*l'aufklärung* comme disent les philosophes sérieux) ont fait, et font encore, le jeu des ennemis d'une société plus juste, plus équitable, plus humaine, et cela au nom de plus de justice, d'équité, d'humanité !

Reste à voir comment les descendants des lumières ont oublié de contextualiser les principes nés dans la société du XVIII<sup>ème</sup> siècle. Si ceux-ci restent valables, en tant que principes, leur mise en œuvre ne peut pas être la même au temps de la marine à voile et à celui des tankers à containers. *Rien n'est jamais acquis à l'homme* dit le poète, surtout pas ses certitudes. Il faudrait que ces valeurs éternelles redescendent du ciel des idées sur la terre concrète, complexe, et périssable du réel.

Ce que les penseurs semblent régulièrement oublier, c'est que les innovations techniques matérielles transforment plus vite la vie des gens, et donc leurs mœurs, que les grandes valeurs éternelles. Exactement comme les brins d'herbe du bord de la route défilent beaucoup plus rapidement que ce clocher au loin quand nous roulons. La pilule a peut-être plus fait concrètement pour la libération des femmes que les discours bien intentionnés, et le téléphone portable modifie davantage la manière d'être en relation que les exhortations à la bienveillance. Si les discours - la pensée - imaginent des mondes différents, ce sont les dispositifs concrets qui modifient le monde qui est. Ensuite, ces objets techniques s'autonomisent et vivent leur vie en influençant la nôtre qui leur a donné forme : la créature échappe au créateur. Même Dieu est au courant et en fait, je suppose douloureusement, l'expérience ! Mais nous n'aimons reconnaître ni notre paresse, source créatrice de ces facilités matérielles, ni notre dépendance à des éléments aussi peu élevés que la machine à laver, un clavier-écran, ou une tôle qui roule.

Stéphanie Roza veut défendre la philosophie des lumières. A trop la défendre, elle n'en sauve pas l'essentiel. Il vaudrait mieux l'enterrer respectueusement, et adopter ses enfants. Elle ne peut vivre, cette philosophie qu'en assumant ses limites, qu'en dénonçant ses excès, qu'en réintégrant en son sein ce contre quoi elle s'est élevée et qu'elle croyait supprimer : l'émotionnel, le contradictoire, le ressenti, les loyautés vis-à-vis du passé, le besoin de racines autant que de rêves... Il faut savoir faire le deuil de ses parents, et en accepter l'héritage, non comme une contrainte mais comme un terreau qui nourrira le monde nouveau.